

# LÉONARD DE VINCI ET LA NATURE DE L'EXPÉRIENCE

Par Jean-Luc NARDONE\*

L'année 2019 a été l'occasion de commémorer le 500<sup>ème</sup> anniversaire de la mort de Léonard de Vinci (1452-1519), en France, où l'avait accueilli François I<sup>er</sup>. L'œuvre peinte de Léonard est parmi les plus célèbres du monde mais à l'occasion de ces commémorations, de nombreuses expositions ont mis en avant son génie inventif et visionnaire. Ses écrits, en revanche, variés et fournis, s'ils intéressent les spécialistes, attirent moins l'attention des publics. Or ils sont divers en genres et styles : traité de peinture, pensées, fables, bestiaire, prophéties et autres petits textes littéraires montrent un Léonard polyvalent, y compris dans l'écriture même si on ne connaît de lui qu'une seule pièce poétique, un sonnet *Qui ne peut ce qu'il veut doit vouloir ce qu'il peut*. C'est que Léonard de Vinci n'a pas reçu d'éducation classique et, de ce fait, le latin et la poésie lui semblent inaccessibles. Fils bâtard d'un notaire qui jamais ne voulut le reconnaître, Léonard forge sa propre culture dans la douleur d'un sentiment d'ignorance qu'on ne manque pas de lui faire ressentir. La Renaissance italienne est avant tout la résurrection des grands savoirs de l'Antiquité grecque puis romaine qui fondent la pensée des humanistes dans un syncrétisme bien pesé. Michel-Ange écrit quelques-uns des sonnets les plus beaux du XV<sup>ème</sup> siècle, Léonard semble balbutier dans une écriture qu'il maîtrise mal. Et il nous avoue ceci :

Je sais bien, pour ne pas être moi-même un lettré qu'il se trouve quelques prétentieux auxquels il paraîtra raisonnable de pouvoir me blâmer en alléguant que je suis un homme sans lettres. Stupides personnages ! Ignorent-ils que je pourrais, comme Marius<sup>1</sup> répondit aux patriciens répondre en leur disant : « Ceux qui arborent les ornements des efforts d'autrui ne veulent pas me concéder les miens propres ». Ils diront que comme je ne suis pas un lettré je ne peux bien expliquer de quoi je veux traiter. Or ceux-là ne savent pas que mes sujets sont tirés de l'expérience et non des propos d'autrui. Car elle fut la

---

\* Communication présentée à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse le 14 octobre 2019.

<sup>1</sup> Caius Marius (157-86), oncle de Jules César, général et sept fois consul.

maîtresse de ceux qui surent écrire, et je la prends pour maîtresse et en toutes circonstances je m'y référerai<sup>2</sup>.

Que nous disent ces quelques lignes de Léonard ? D'une part, évidemment, qu'il est conscient de sa réputation d'homme « sans lettres » — on a retrouvé de sa main une petite liste de mots latins qu'il essayait sans doute de mémoriser — mais d'autre part aussi qu'il y répond en se fondant sur l'un de ces exemples latins qui sont justement typiques du raisonnement qu'on pratique à la Renaissance, un discours d'autorité tel qu'on le retrouve sous la plume d'un Machiavel rédigeant son *Prince* (1513) par exemple. Il cite l'anecdote de Caius Marius en s'amusant à inverser les figures (si lui est « sans lettres » ses détracteurs sont « stupides ») mais surtout en proposant une nouvelle clé de lecture de ce qu'est le savoir. Caius Marius n'est pas un aristocrate, il n'a pas « hérité » sa réputation des prouesses glorieuses de ses illustres ancêtres et ne la doit qu'à lui seul. De la même manière Léonard ne réduit pas l'ensemble de ses connaissances à ce qu'on peut tirer des livres des érudits de l'Antiquité qui l'ont précédé : il s'appuie sur le fruit de sa propre « expérience ». Le mot est capital.

Au XVI<sup>ème</sup> siècle l'Italie est bouleversée. Depuis 1494 et la première des guerres d'Italie, conduite par Charles VIII, la péninsule italienne qui s'estimait être le fleuron de la culture européenne est tout simplement ravagée par la brutalité de guerres auxquelles elle n'était pas préparée. Divisée en petits États parfois minuscules, elle n'a pas su fonder un État national à même de rivaliser avec les grandes puissances qui se sont construites au cours des siècles comme la France, l'Espagne ou l'Angleterre. Berceau de la renaissance des sciences et des arts antiques, l'Italie mesure que son érudition n'est pas une arme efficace contre la guerre. Dès lors elle mêle le savoir livresque à une nouvelle source de connaissance désormais jugée tout aussi fondamentale que les modèles antiques : l'expérience. Ainsi Machiavel dans la préface (encore) du *Prince* qu'il adresse à Laurent de Médicis le jeune expose-t-il ce nouveau diptyque :

---

<sup>2</sup> C'est nous qui traduisons, ici et ailleurs. « So bene, per non essere io litterato, che alcuno presuntuoso gli parrà ragionevolmente potermi biasimare coll'allegare io essere omo senza lettere. Gente stolta ! Non sanno questi tali ch'io potrei, sì come Mario rispose contro a' patrizi romani io sì rispondere, dicendo : « Quelli che dall'altrui fatiche se medesimi fanno ornati, le mie a me medesimo non vogliono concedere ». Diranno che, per non avere io lettere, non potere ben dire quello di che voglio trattare. Or non sanno questi che le mie cose son più da esser tratte dalla speienza che d'altrui parola ; la quale fu maestra di chi bene scrisse, e così per maestra la piglio e quella in tutti i casi allegherò ».

## LÉONARD DE VINCI ET LA NATURE DE L'EXPÉRIENCE

Désirant donc me présenter à Votre Magnificence avec quelque témoignage de mon dévouement, je n'ai trouvé, dans tout ce qui m'appartient, rien qui me soit plus cher ni plus précieux que la connaissance des actions des hommes élevés en pouvoir, que j'ai acquise, soit par une longue expérience des affaires des temps modernes, soit par une étude assidue de celle des temps anciens, que j'ai longuement roulée dans ma pensée et très attentivement examinée, et qu'enfin j'ai rédigée dans un petit volume que j'ose adresser aujourd'hui à Votre Magnificence.

Dans cette dédicace, Machiavel, toujours extrêmement précis dans ce qu'il écrit, place même sa « longue expérience des affaires des temps modernes » syntaxiquement — et donc dans un ordre qui a son importance — *avant* son « étude assidue de celle des temps anciens ». Léonard ne dit pas autre chose : son expérience fonde sa pensée. Mais de quelle expérience s'agit-il ? À quoi fait-il allusion ? À lire ce qu'il nous laisse, cette expérience est avant tout le fruit de l'observation, et notamment de l'observation de la nature comme l'illustrent par exemple ces aphorismes qu'il écrit dans ses *Pensées* :

—L'expérience ne faillit jamais, seuls sont défaillants nos jugements qui nous promettent d'elle un résultat qui n'est pas causé par nos expérimentations. Car pour un principe donné, il est nécessaire que ce qui en découle soit la vraie conséquence dudit principe, si rien ne l'empêche ; et si quelque empêchement se produit, l'effet qui devait découler dudit principe participe plus ou moins dudit empêchement que cet empêchement est plus ou moins puissant dans ledit principe<sup>3</sup>.

—Le savoir est fils de l'expérience<sup>4</sup>.

Cette réflexion, qui a tout d'un raisonnement scientifique moderne, conduit Léonard à explorer tous les champs de la connaissance qui s'offrent à lui, qu'il s'agisse de nature animale, végétale ou minérale. Cette observation minutieuse du monde se traduit de manière éloquente dans l'élaboration d'une infinité de dessins, de projets, d'ébauches où Léonard croque ici les différentes postures du chat, détaille là de petites fleurs trouvées dans la campagne toscane, mais s'applique aussi à reproduire avec toute la minutie qu'on lui sait la position d'un fœtus dans le ventre de sa

---

<sup>3</sup> « La sperienza non falla mai, ma sol fallano o nostri giudizi, promettendosi di quella effetto tale che ne' nostri esperimenti causati non sono. Perché, dato un principio, è necessario che ciò che siguita di quello è vera conseguenza di tal principio, se già non fussi impedito ; e se pur seguita alcuno impedimento, l'effetto che doveva seguire del predetto principio partecipa tanto più o meno del detto impedimento, quanto esso impedimento è più o men potente del già detto principio »

<sup>4</sup> « La sapienza è figliola della sperienza ».

mère, les parties internes de l'œil ou même le corps complet d'un écorché, suivant des pratiques de dissection sur des cadavres que l'Église autorisait. Ce sont ces observations fines et inédites qui le conduisent à des rapprochements qui peuvent aujourd'hui paraître anecdotiques mais qui traduisent la volonté d'un Léonard en quête de compréhension du monde :

Les Anciens disent que l'homme est un monde en minuscule, et pour sûr la formule est bien trouvée car, de même que l'homme est composé de terre, d'eau, d'air et de feu, son corps est semblable à celui de la terre. Si l'homme a en lui des os, qui soutiennent et constituent l'armature de son corps, le monde est soutenu par les roches ; si l'homme a en lui le lac de son sang, que le poumon en respirant fait croître et décroître, le corps de la terre a son océan de mer qui en lui aussi croit et décroît toutes les six heures au gré de la respiration du monde ; si de ce lac de sang dérivent les veines, qui se ramifient à travers le corps humain, de même l'océan de mer emplit le corps de la terre d'infinies veines d'eau<sup>5</sup>.

« Les Anciens », encore et toujours, et la citation aristotélicienne ici des quatre éléments fondamentaux, sont une référence préalable, une caution pour tout homme de la Renaissance mais contrairement à d'autres, Léonard ne les relaie qu'après en avoir vérifié la pertinence. La nature est un monde cohérent, organisé, logique et c'est cette logique qui permet, lorsqu'on la saisit, une interprétation des phénomènes constatés. Cette logique, c'est la nécessité où « La nécessité est maîtresse et tutrice de la nature », que Léonard l'exprime comme une sorte d'urgence efficace : « Pour une cause donnée, la nature opère son effet de la manière la plus rapide qui soit ».

Si Léonard place donc, comme ses contemporains, l'expérience au centre d'une réflexion nouvelle sur la formes du savoir, non plus simplement en complément de l'apport culturel des grands modèles de l'Antiquité mais comme un pôle « moderne » imposé par une situation politique et militaire *hic et nunc*, qui n'est en rien inférieur à l'autre — voire même le précède en importance —, la polyvalence de ses activités en fait cette sorte de « génie » comme on se plaît parfois à le définir. Force est de constater qu'il n'en est rien (ou presque) de son vivant. Léonard est perçu comme un homme à tout faire, extrêmement talentueux mais cantonné au domaine de la technique ; et c'est comme cela que lui-même se considère si l'on en juge cette lettre qu'il envoie en 1492 à Ludovic Sforza dit Le More dans l'espoir d'obtenir un contrat de travail :

Et en temps de paix je crois fort bien pouvoir être comparé à quiconque en matière d'architecture publique et privée, et dans la canalisation d'eau d'un lieu à un autre en attaque ou en défense. Idem faire une statue de marbre, de

---

<sup>5</sup> Codex Atlanticus, 1492 (Paris, Institut de France).

## LÉONARD DE VINCI ET LA NATURE DE L'EXPÉRIENCE

bronze ou de glaise; de même en peinture ce qu'on peut faire en comparaison de tout autre, quel qu'il soit. Je pourrai aussi couler un cheval de bronze pour la gloire immortelle et l'honneur éternel de l'heureuse mémoire de votre père et de l'illustre maison des Sforza. Et si l'une de ces choses paraissait à quelqu'un impossible à faire, je suis tout prêt à en faire l'expérience dans votre parc ou dans le lieu qu'il plaira à Votre Excellence, à laquelle je m'en remets humblement etc etc<sup>6</sup>.

De fait, nombreuses sont ses réalisations en matière de génie civil et militaire : plans de villes à plusieurs étages, détournement de fleuve, arbalète monumentale, char d'assaut, engins volants, hommes grenouilles (même si sa conscience d'humaniste le pousse à ne pas dévoiler ses maîtres, sa conception d'une mine sous-marine qu'on pourrait placer sous les navires des ennemis ottomans des Vénitiens, car cela causerait, estime-t-il, un trop grand nombre de victimes...). Comme on le voit dans cette lettre au seigneur de Milan, l'un de ses projets phares n'est autre qu'une gigantesque statue équestre de bronze telle que jamais aucun sculpteur n'en a fondue. Les dessins de Léonard sont nombreux à ce sujet, de la musculature observée du cheval à la conception des moules qui devaient servir à couler le bronze. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas là que d'une prouesse de sculpteur. Enfant, Léonard a été placé par son père dans l'atelier d'Andrea del Verrocchio (1435-1488), peintre magnifique mais sculpteur non moins réputé qui a produit l'une des très rares statues équestres de bronze de la Renaissance<sup>7</sup>, celle du Colleoni, un illustre *condottiere* à la solde de Venise. Le défi que semble se lancer Léonard est en réalité un défi posthume à son maître qu'il veut surpasser. Toujours en quête d'inédit, voire d'inouï, Léonard n'a de cesse de vouloir apparaître comme le plus audacieux de tous, et il ne fixe aucune limite à ses recherches. De ce point de vue encore, d'une

---

<sup>6</sup> « In tempo di pace credo satisfacere benissimo ad paragone de omni altro in architectura, in compositione de aedificiis et publicis et privati, et in conducer aqua da uno loco ad uno .altro [acto ad offender et difender]. Item conducere in sculptura di marmore, di bronzo et di terra; similiter in pictura ciò che si possa fare ad paragone de omni altro, et sia chi vole. Anchora si poterà dare opera al cavallo di bronzo che sarà gloria immortale et aeterno honore de la felice memoria del Signor Vostro patre et de la inlyta casa Sforzesca. Et se alchuna de le sopradicte cose a alchuno parnessino impossibile et infactibile me offero paratissimo ad farne esperimento in el parco vostro o in qual loco piacerà a Vostra Excellentia, ad la quale humilmente quanta più posso me recomando etcetera ».

<sup>7</sup> Sur la question des statues équestres à la Renaissance, voir de Jean-Luc Nardone : <http://www.unicaen.fr/recherche/mrsh/sites/default/files/forge/attach/statuesEquestres.pdf>. Conférence audio : <http://www.unicaen.fr/recherche/mrsh/sites/default/files/forge/audio/jlNardone.mp3>

certaine manière, il préfigure la science moderne. Le projet de sa statue équestre est un cuisant échec. Il ne parvient pas à résoudre le problème technique de la fusion de la quantité colossale de bronze qu'il a imaginée et, lorsqu'il croit atteindre enfin l'objectif qu'il s'est fixé, le More, aux prises avec de nouvelles guerres, le prive du bronze qui lui était destiné pour produire des boulets de canons. Léonard échoue à nouveau (et malgré lui) à s'affirmer aux yeux de ses pairs comme l'artiste exceptionnel qu'il souhaite voir reconnaître. Il en va de même d'ailleurs pour la célèbre fresque de *La Cène* (1495-1498) du couvent de Santa Maria delle Grazie à Milan où il démontre dans la composition du plafond à caisson et les ouvertures de la fresque sa parfaite maîtrise de la perspective ; mais ses essais d'un enduit nouveau font de l'œuvre d'une grande beauté artistique un échec technique. Le génial inventeur connaît, et c'est bien normal, quelques déceptions.

Il faut convenir que l'une des prouesses de Léonard réside justement dans la diversité de ses recherches. Peinture, sculpture, inventions, écrits scientifiques ou littéraires, botanique, éthologie, observations atmosphériques, aucun domaine ne paraît lui échapper. Tout néanmoins est relié à ses yeux par ce fil rouge qui lui paraît constituer l'essence même de la connaissance, à savoir l'expérience. Pour Léonard, tout mérite d'être observé, comparé, disséqué, analysé, comparé, car « l'expérience ne faillit jamais ». Cette affirmation sous-entend que si défaillance il y a, elle ne réside pas dans l'objet étudié mais dans celui qui en conduit l'étude. Cette perfection naturelle d'ailleurs n'est pas en rupture avec les croyances alors en vigueur d'un monde créé par un Dieu parfait, qui ne saurait avoir failli en aucune manière. Seul le regard de l'homme est faillible, lui seul peut n'être pas à la hauteur de ce qu'il observe.

Mais Léonard demeure un homme de son temps. Pour visionnaire qu'il nous paraisse, il ne tire son imagination que d'une situation politique et militaire, celle des guerres d'Italie, si exceptionnelle qu'elle pousse les hommes les plus clairvoyants à une interprétation nouvelle de l'ordre des choses. Du chaos naît une pensée nouvelle, dont Léonard est peut-être l'orfèvre. Sa sensibilité à une nature qui ne juge pas et qui n'obéit à aucune injonction le projette dans ce que l'on appelait alors des « prophéties ». Il s'agissait en l'occurrence de devinettes plus ou moins complexes qui permettaient de briller à la cour — car Léonard ne fait pas exception : il sait l'utilité des cours pour ceux qui, comme lui, sont en quête de mécènes. Parmi ces dernières, une en particulier touche notre modernité :

On verra des animaux sur la terre, qui combattront entre eux avec des pertes considérables et des morts des deux côtés ; leur méchanceté n'aura point de fin ; sous la force de leurs bras sera terrassée une grande partie des arbres des immenses forêts du monde et, quand ils se seront restaurés, la satisfaction de

## LÉONARD DE VINCI ET LA NATURE DE L'EXPÉRIENCE

leurs désirs sera d'infliger la mort, le tourment, les épreuves, la guerre, la folie meurtrière à toute âme qui vive ; et poussés par leur orgueil démesuré ils voudront monter jusqu'au ciel, mais le poids excessif de leurs membres les fera retomber ; il n'y aura rien sur terre ou sous la terre et sous l'eau qu'ils ne tourmentent, ne troublent et ne souillent, transportant les habitants d'un pays dans un autre ; et leur corps deviendra la sépulture et le lieu de transit de tous les corps vivants exterminés. O monde, comment se fait-il que tu ne t'entrouvres pas pour les précipiter dans les profondeurs de tes abîmes et cavernes, pour ne plus offrir au ciel le spectacle d'un monstre aussi cruel et impitoyable ? (Cruauté de l'homme)<sup>8</sup>.

Cette prophétie, usuellement notée comme la 73<sup>ème</sup> du recueil de Léonard, se termine, comme souvent, par une clé d'interprétation du texte : Léonard révèle ici la cruauté d'un homme décrit d'emblée comme un animal. *Lupus est homo homini*, avait écrit Plaute dans l'*Asinaria*. Mais plus encore : l'homme détruit le monde qui l'entoure, absolument, totalement. Il est un « monstre cruel et impitoyable » qui menace tout « sur terre et sous la terre et sous l'eau ». Plus qu'un loup, l'homme est cause du massacre du monde. Ce massacre, Léonard en a fait l'*expérience* en témoin implacable des guerres qui ont dévoré l'Italie, qui l'ont contraint à fuir d'une ville à l'autre, dans une errance désespérée qui le pousse à l'exil auprès d'un roi de France enfin bienveillant à son endroit. Mais dans cette prophétie, le plus extraordinaire est sans doute ce cri au monde, où Léonard voudrait voir anéantir l'engeance de son espèce, seule véritable anomalie d'une nature qu'il croit par ailleurs si parfaite. Ici l'expérience de vie ne conduit pas à la sagesse du savant mais à la juste colère de l'homme.

---

<sup>8</sup> Traduction de Pierre Laurens in Leon Battista Alberti, *Fables sans morale* suivi de Léonard de Vinci, *Prophéties facétieuses*, Paris, Les Belles Lettres, 1997. Cette édition bilingue met habilement en regard quelques petits textes de l'« inventeur » de la perspective, et Léonard de Vinci. Les deux hommes sont peut-être très parfaitement aux antipodes l'un de l'autre tant Alberti fut sans doute l'un des hommes les plus érudits et les plus cultivés de sa génération.